

G. Jeunes

ÉDITÉ PAR LA MUNICIPALITÉ
EN COLLABORATION AVEC LE CONSEIL LOCAL DE LA JEUNESSE DE GENNEVILLIERS



VIVRE ENSEMBLE ?



POURQUOI CE THÈME ?

Nous avons choisi de consacrer ce numéro de G-Jeunes au thème du vivre ensemble et de la mixité sociale car ce concept est de plus en plus employé. Mais qu'implique cette mixité sociale et peut-elle devenir une solution aux problèmes des quartiers en difficultés ? Il est nécessaire de revenir sur cette question car il faut redéfinir les termes d'un débat qui implique le bien-être de tous les citoyens. Il est important aussi de s'intéresser à l'avis des jeunes afin de savoir ce que recouvre pour eux ce concept. Si la mixité sociale peut être un principe de référence, un « idéal de société » en faisant appel aux logiques de justice et d'égalité partagées par un très grand nombre, sa traduction en outils techniques d'une politique est très difficile. Le principal débat se situe autour de cette problématique. Les pratiques d'attribution de logements dans les quartiers de la politique de la ville produisent les effets inverses de ceux escomptés : l'exclusion et la discrimination sont patentées, et il faudra bien en tenir compte à un moment donné... De fait, les différenciations sociales augmentent, la mobilité est freinée car les catégories les plus défavorisées, notamment les populations immigrées, ne peuvent pas en partir pour accéder à d'autres segments plus valorisés du parc. La mixité sociale est-elle le remède miracle à tous nos maux...? **Jihane HABBAB**

« VIVRE ENSEMBLE »

La part du mythe

- **CAFÉ-DÉBAT**
avec la participation de Gérard Prévost, socio-anthropologue, et Éric Marlière, Sociologue.
- **JEUDI 10 NOVEMBRE**
à 19h30 à l'Estaminet (Hôtel Ibis)
32 rue Louis-Carmel

Informations :
01 40 85 60 81



Gérard PRÉVOST

Socio-anthropologue, membre de l'Institut Maghreb-Europe de l'Université Paris VIII (Saint Denis)

« Il faut prendre au mot l'enjeu du vivre-ensemble »

Comment appréhendez-vous la mise en avant de la thématique du « vivre ensemble » par un nombre croissant de municipalités ?

Le monde du « vivre ensemble » a été mis en crise, en crise des normes de la vie sociale, parce que s'est érodée la confiance dans ce monde, pas seulement pour les jeunes. L'intérêt de la formule « vivre ensemble » provient du fait qu'elle renvoie aux utopies révolutionnaires de 1789, aux philosophes des Lumières, tel Rousseau, qui renouvelaient la vieille question, héritière de l'antiquité, de la démocratie et des droits de l'homme, c'est-à-dire aussi celle de la convivialité fondamentale requise par la loi et la volonté générale. Au-delà des intentions du pouvoir, relayées par certaines équipes municipales la plupart du temps seulement préoccupées de l'apparence de l'ordre social et de sa reproduction de toute façon inégalitaire, il faut prendre au mot sous cet aspect l'enjeu du « vivre ensemble », qui répète l'interrogation des anciens : comment être solidaire au plan politique et égoïste au plan économique ? Il n'y a pas de politique sans idéal, et sortir de la crise du « vivre ensemble » et du système qui entretient la crise en est un. Ce n'est pas qu'un problème économique, mais sociétal et anthropo-

culturel, supposant sans doute un changement de système, mais fondé sur l'invention de nouvelles manières de vouloir « vivre ensemble ». C'est une réinvention éthico politique de l'homme en société dont il s'agit. Pour cela, il faut reconstruire ce monde en restaurant la « confiance » et fournir la preuve que l'on peut avoir confiance en lui.

A quels besoins et quelles fonctions répondent selon vous l'apparition de nouveaux dispositifs destinés à développer le lien social ?

La question est : ces dispositifs répondent-ils au problème évoqué ci-dessus, celui de mettre en accord des volontés comme approche de lien social pour fonder une entente minimum, une intelligence sociale nécessaire à toute vie sociale. Il est pour le moins curieux de toujours désigner les « pauvres » comme étant ceux qui doivent être éduqués à la citoyenneté ; on sait pourtant que le « délinquant » se trouve souvent ailleurs que dans les quartiers de nos villes où existait un lien social fondé sur un socle de solidarités ouvrières construit pendant près d'un siècle de luttes sociales. Ce sont elles qui ont été détruites à partir des années 1980, au profit d'un hypothétique « développement social ». Après vingt années de recherche sur cette thématique,

mon point de vue s'est radicalisé ; je m'en excuse. La citoyenneté moderne est un idéal, mais elle est enfermée dans ces nouveaux dispositifs, corrélatifs de la technologie libérale du gouvernement des hommes qui vise à produire, multiplier et garantir les libertés nécessaires au libéralisme économique, où le marché doit dire le

« vrai » et ce qui est « bon » – la « bonne gouvernance » – par rapport à l'action étatique. Ils tendent à faire entrer les hommes dans la marchandisation qui déshumanise le lien social, les forçant à se mesurer par l'introduction d'une valeur monétaire : « combien je/tu pèses en kilos francs ? ». Sous ces principes de concurrence et de compétition, le lien social est d'abord un lien monétaire. C'est lui qui détruit sans cesse le lien social désintéressé et c'est par lui que se créent des hiérarchies sociales et ethniques. Pour cette raison, le travail social humaniste, quand il obtient des résultats, est immédiatement déconstruit par la valorisation des pratiques concurrentielles qui entretiennent la violence dans les rapports sociaux.

Comment ces dispositifs s'articulent-ils (ou pas) avec l'auto-organisation des habitants, à commencer par les jeunes ?

Justement, le terme « acteur », comme expression d'une « société civile », accolé aux représentations idéalisées d'associations « indépendantes » est trompeur, sinon artificieux ; elles doivent mettre en « acte » une pièce qui a été écrite ailleurs. En effet, avec les dispositifs, la citoyenneté active est le domaine

réservé des seuls experts et des élus. Le peuple – le peuple « voltairien », héritier de la citoyenneté passive par citoyenneté subalterne et par dépolitisation – se voit accordé le « droit et le devoir » de la mise en œuvre des décisions prises en leur nom. Leur utilité comme contre-pouvoir leur est désormais refusé en contre-partie de l'octroi des subventions.

Et la notion de « mixité sociale » ?

Impossible de traiter cette question en détail ici. Je dirai simplement ceci : dire mixité expose au risque de cristalliser les différences et les distinctions ; sociale, elle se conjugue plus encore avec une ethnicisation des rapports sociaux.

Il faut donc rechercher une configuration et des processus aptes à rassembler ces différences symboliques sous la réalité d'une même identité sociale dans les quartiers d'urbanisation prolétaire.

Il est pour le moins curieux de toujours désigner les « pauvres » comme étant ceux qui doivent être éduqués à la citoyenneté

Emilie BILAND

Doctorante au Laboratoire
de Sciences sociales (ENS/EHESS),
enseignante à l'Université Paris I

Comment expliquez-vous la montée en puissance de la thématique du «vivre ensemble» dans les préoccupations municipales (à Gennevilliers mais aussi ailleurs) ?

Cette préoccupation est loin d'être le fait de la seule ville de Gennevilliers ou des seules municipalités. Elle apparaît il y a plus de vingt ans, au moment où le gouvernement met en place, en partenariat avec ces dernières, la Politique de la Ville. La montée en puissance de cette thématique est liée à de multiples facteurs enchevêtrés : changement de population des grands ensembles (les «classes moyennes» les ayant massivement quittés dès la deuxième moitié des années

1970), crise des structures d'encadrement de la population (souvent proches du Parti communiste dans une ville comme Gennevilliers), émergence de nouveaux «problèmes sociaux» (tel que le chômage de masse) associés à des comportements électoraux (montée de l'abstention, du vote FN) qui inquiètent les municipalités de gauche.

Vous constatez un certain nombre de fractures générationnelles et/ou ethniques dans la population.

Pensez-vous qu'elles tendent à s'aggraver ?

Le terme de «fracture» est sans doute – et heureusement – trop fort. Ce que j'ai observé, dans certains comités de quartier genevillois, ce sont les difficultés, rencontrées par certaines des

personnes autrefois les plus impliquées dans la vie de la cité, à faire face aux transformations de la ville. J'ai cherché à comprendre pourquoi ces personnes étaient amenées à estimer que certains comportements et populations « posent problème ». La déliquescence des formes anciennes de sociabilité, mais aussi le vieillissement de ces personnes (le départ des enfants du foyer familial, le retrait du marché du travail contribuent à déstructurer la participation à la vie locale) doivent être pris en compte pour comprendre les tensions qui surgissent, parfois, dans les réunions publiques.

Quelle appréciation globale portez-vous sur les efforts entrepris par les municipalités pour « tisser du lien social » entre habitants ?

Je ne me sens guère habilitée à porter un jugement sur ces politiques ; c'est aux citoyens – et non au sociologue – de juger ! De surcroît, les dispositifs visant à « tisser du lien social » sont si divers qu'il est bien difficile de porter une appréciation globale. Si ces initiatives paraissent parfois inabouties ou vaines, c'est que les problèmes auxquelles elles se confrontent dépassent de beaucoup le seul champ d'intervention des municipalités. S'il ne faut pas conclure trop vite à « l'impuissance du politique », il faut aussi se garder de croire en sa toute puissance : le lien social ne se décrète pas – il est d'ailleurs plutôt sain que le social ne soit pas complètement absorbé par le politique.

« Le lien social ne se décrète pas »

« On doit penser à l'autre pour vivre ensemble »

Ali HABCHI
(43 ans)

Enseignant au Maroc durant une dizaine d'années, Ali Habchi est arrivé en France en 1988, puis à Gennevilliers dix ans plus tard. Militant au sein de l'association ATMF, animateur socio-culturel, il a toujours activement participé à la vie locale. Pas étonnant de le retrouver en première ligne à Gennevilliers : « Je suis contre la politique de la chaise vide, j'estime que ça n'apporte pas grand-chose. Il faut, au contraire, se servir de toutes les occasions pour manifester sa citoyenneté. J'ai toujours suivi cette ligne de conduite, dans le cadre syndical au Maroc, ici dans une association départemen-

tale. Gennevilliers présente un terreau où l'on fait souvent appel à la participation, il y a un espace de démocratie que l'on se doit de saisir même si on doit être confronté à des déceptions, des contradictions ou des situations conflictuelles. La démocratie locale peut prendre plusieurs formes, elle permet au moins de faire entendre la parole de ceux qui sont peu souvent audibles. » Ali Habchi estime que Gennevilliers est une ville « en mouvement, qu'elle vit une période de transition d'où peut sortir le meilleur... comme le pire ». Le pire ? « Oui, que Gennevilliers devienne un Levallois bis avec

toutes les conséquences que cela implique. Ici, il y a quand même des anticorps, il faut les renforcer de façon à amener le projet d'une ville où nul ne soit exclu. J'aime bien l'expression « acteur de sa ville ». Tout le monde doit avoir sa place, c'est une responsabilité collective, individuelle, des élus, des associatifs, de tout un chacun. Il y a des questions essentielles comme la place des immigrés dans la ville, la densité culturelle, le logement insalubre, une conscience commence à émerger. Il faut penser à l'autre pour vivre ensemble. Il est évident que l'on vit mieux à Gennevilliers que dans d'autres villes de la boucle

nord des Hauts-de-Seine. Il y a les ingrédients, une base de résistance, une société civile vive, une équipe municipale avec un projet, une population qui a une histoire. »

La future mosquée représente à ses yeux un symbole, un enjeu capital de cette capacité à vivre ensemble : « Tout le monde doit s'impliquer, même les non-islamistes. Ce lieu de culte ne doit pas constituer une citadelle fermée mais un lieu de rencontre, d'ouverture. Aucun Genevillois ne doit être rejeté de ce projet. C'est la même chose pour la Maison du développement culturel, il ne faudrait pas que ce soit un truc purement breton... »



Paroles de jeunes



Elsa Commergnat

« J'aime Gennevilliers pour son ouverture »

Elsa est née à Clichy il y a vingt et un ans. Fille de militants communistes, aussi loin qu'elle se souvienne, elle a toujours milité elle aussi. Très impliquée dans la vie locale et politique, elle cherche à devenir comédienne au sein de la compagnie « 4'Sous » à Paris après être passée par Actes. *La politique m'a toujours intéressée dit-elle, j'ai vécu le racisme antiblanc lorsque j'étais au collège Pasteur. J'en ai souffert, puis j'ai compris pas mal de choses, le pourquoi du comment. Si la violence existe, il faut savoir d'où vient le problème, la répression ne règlera rien. Il faut faire attention à la discrimination positive qui est aussi une forme de racisme.* »

Surveillante à Galilée, elle est particulièrement bien placée pour étudier le comportement des jeunes : *« Ils se mélangent pas mal, Galilée a une mauvaise réputation dans les autres lycées mais ce n'est pas du tout la réalité. Les clichés, ça va très vite, ce n'est pas pire qu'ailleurs. Je pense que la France n'a pas terminé son travail de mémoire avec l'Algérie, c'est important que les jeunes se souviennent de l'histoire de leur pays, beaucoup de gens sont victimes de l'histoire. La France a fait appel à la main d'œuvre pour reconstruire le pays, mais n'a pas su gérer cette immigration, c'est en partie notre faute. »* Elsa apprécie la volonté de la Ville *« d'impliquer tout le monde. J'aime Gennevilliers pour ça, l'ouverture de la Municipalité, ici, les gens se mélangent beaucoup. Ce n'est pas comme Asnières, où il y a le bloc nord avec les cités et le sud avec les villas. Ici, les cités sont réparties, on fait en sorte que les gens s'intéressent au maximum à leur ville. »*

Mathieu Capelle

« je suis bien au Luth »

Il a 23 ans, habite le Luth et poursuit des études à la fac en stat à Paris V. Né à Gennevilliers, il s'est toujours senti bien dans sa ville. Il n'a pas à se plaindre de son quotidien, pas même dans un quartier réputé assez chaud : *« Ça s'est toujours bien passé pour moi, je n'ai jamais eu le moindre problème et je n'ai rien entendu de spécial autour de moi. Il règne une bonne entente entre les habitants du quartier et depuis un certain temps, ça va encore mieux. Dans ma jeunesse, c'était moins bien. Bien sûr, ce n'est pas un quartier de bourgeois, il se passe des petits trucs de temps en temps, des cas isolés. Ça ne m'a jamais empêché de sortir le soir. Moi, je ne souffre pas d'un quelconque problème de mixité sociale. Ici, on ne m'a jamais rien proposé, ni produit illicite ni autre chose. Je n'ai aucun souci au Luth. »*

Samia Bouhousse

« Je pense que si les gens étaient plus tolérants, les relations sociales seraient meilleures. Ça éviterait certaines tensions. Je trouve que la situation s'est dégradée. Il y a un développement du racisme notamment. On le ressent à tous les niveaux : au niveau de l'emploi, au niveau du logement... Je pense que c'est l'intolérance qui crée ce racisme. A Gennevilliers je me sens bien, les relations sont bonnes, que ce soit au niveau des administrations ou des gens. Mais c'est plus à l'extérieur que je rencontre des problèmes... Quelle solution adopter pour y remédier ? C'est difficile. Si les gens sont plus tolérants à Gennevilliers, c'est peut-être parce qu'il y a plus d'étrangers. Chacun respecte les cultures des autres. Moi, je suis pour la mixité sociale parce que justement ça améliore les relations entre les gens. Ça permet aux gens de se connaître, de vivre avec des différences. Je crois qu'il y a des paradoxes chez les gens qui se déclarent contre la mixité sociale dans la mesure où ils se plaignent aussi de la ségrégation. Pour moi, la mixité sociale pourrait contribuer à remédier aux problèmes d'intolérance. »



Gennevillois



Anissa Benlahcen

« Je trouve qu'à Gennevilliers, il n'y a pas une réelle solidarité entre les différents quartiers. C'est notamment le cas en ce qui concerne les jeunes quand on voit ce qui se passe entre le Luth et les Grésillons. On voit bien qu'il y a un grand manque de communication, et le "vivre ensemble" là, est complètement bafoué. Là,

on est face à un réel problème malgré tout ce qu'on a pu mettre en place. Les gens se sentent à peu près bien dans leur quartier mais dès qu'ils en passent les frontières, ils sont confrontés à d'autres problèmes. Du fait que ça se retrouve au niveau des jeunes on peut avoir peur par rapport à la suite des événements. Visiblement, on est dans une problématique de qui va dominer l'autre. Il y a sans doute aussi d'autres problèmes en amont qu'on connaît moins. On pourrait sans doute parler de précarité ou autre mais je n'ai pas envie de me faire psychologue ou sociologue ; je ne saurais pas dire ce qui motive tout ça. En ce qui concerne les relations filles-garçons, il y a une bonne entente entre les gens qui travaillent ensemble ou qui ont grandi ensemble. Il y a un certain respect dans le quartier mais dès qu'on en sort, ce sont plutôt les préjugés qui l'emportent. De manière générale, la mixité cache un certain communautarisme, surtout au niveau des parents, bien que les jeunes essaient de se mélanger du mieux qu'ils peuvent. Je trouve que la Municipalité délègue trop la gestion du « vivre ensemble » aux associations et se cantonne à une position d'arbitre. Elle devrait prendre plus ses responsabilités, ce qui donnerait davantage de poids aux actions entreprises. »

Julien Grimmonprez

« Priorité à l'emploi »

Julien, 25 ans, a toujours habité Gennevilliers. Au Fossé jusqu'à 18 ans, puis aux Sévines. Etudiant en maîtrise de ressources humaines à la Sorbonne, il porte un regard un peu distancié sur sa ville dans la mesure où il est allé à l'école ici jusqu'en primaire seulement. Ses amis, il les a pour beaucoup rencontrés à Bois-Colombes, Asnières ou Paris. Pour lui, « la Ville a pas mal bougé, rien qu'au niveau paysage, elle s'est améliorée. Parfois, j'ai du mal à reconnaître certains quartiers qui sont totalement transformés. » Les gens ? « Je trouve que les relations sont plus dures, une fois que la relation est établie, ça va, mais le premier contact n'est pas toujours évident. Dernièrement, j'ai eu un souci en rentrant chez moi dans un coin qui ne fait pas partie des secteurs à risques. J'ai eu une altercation avec deux jeunes tard le soir, ça ne m'était jamais arrivé. »

Julien a participé aux Assises au début, puis les études ont pris le dessus : « Je suis de loin, des engagements ont été pris, il y a plein d'objectifs à droite, à gauche, et il faudrait se concentrer sur quelques points. Je pense que la priorité à Gennevilliers, c'est l'emploi, le logement pour les jeunes, moi j'ai la chance de vivre encore chez mes parents. J'ai des copains partout, je n'ai aucun problème de race ou de culture, j'estime que peu de choses sont faites pour rassembler les jeunes. Il faudrait que les associations travaillent en réseau pour créer de la vie. »

Yonnell

« Une ville accueillante »

Elle a quitté Suresnes, il y a trois ans, pour prendre son indépendance. Etudiante à Jussieu en DESS, elle s'est demandée en arrivant si cette ville très animée n'allait pas l'étouffer. Allait-elle s'habituer à ce nouvel environnement ? « Finalement, c'est une ville très accueillante où il fait bon vivre, dit Yonnell. Ce qui m'étonne le plus, c'est le nombre d'associations et d'activités, il y a de la danse, des cours d'espagnol, à des tarifs impressionnants, ce n'est pas comme ça partout. Ici, c'est plus ouvrier que cadre, mais ça n'empêche pas la Municipalité de bien s'organiser. Depuis trois mois, je travaille au service jeunesse, je suis responsable de la salle d'étudiants aux Grésillons, et je ne savais pas qu'il y avait autant d'activités. Je remarque qu'ici, les gens sont très proches les uns des autres, ils se connaissent, ils vivent depuis longtemps à Gennevilliers, c'est une grande famille. »

Yonnell voit beaucoup d'ambitions et de volonté chez les jeunes qu'elle côtoie. « Ils ont envie de s'en sortir, Gennevilliers n'a pas une bonne réputation, ce n'est pas une ville très chic, ils ont grandi avec cette image et ils ont envie de s'accrocher pour réussir. Leurs parents n'ont pas eu la chance de faire de grandes études, et ils essaient d'obtenir des diplômes pour avancer. J'espère que dans quelques années, il y aura des cadres ici aussi, il y a déjà beaucoup de gens diplômés. »





« Une prise de conscience générale »

Mohamed GRICHI

Président de CVHG

(Communiquer et vivre son handicap à Gennevilliers)

Mohamed Grichi, 39 ans, est né au 115, habite les Grésillons depuis 1996 et ne quitterait pour rien au monde ce quartier qu'il apprécie particulièrement. Il faut dire que son appartement est très agréable, totalement fonctionnel et adapté à son handicap. Les trois portes d'entrée s'ouvrent automatiquement et laissent un grand passage pour son fauteuil électrique. Le reste de l'appartement est à l'image de cette facilité d'accès, tout étant à portée de main de Mohamed. Pour lui, comme pour les autres handicapés, c'est au moment de sortir du cocon familial, qu'il devient très difficile de trouver sa place dans la ville. C'est pour cette raison qu'il a créé l'association CVHG en 1996 avec l'aide de son amie Zora Djoudi, conseillère municipale. Mieux vivre son handicap à Gennevilliers, tel

est le leitmotiv de son combat amorcé il y a huit ans : « Aujourd'hui, il y a une prise de conscience, c'est sûr, affirme avec optimisme le président de CVHG, de la part de la Municipalité et de beaucoup de gens. Désormais, je vois des handicapés dans la ville, ils sortent, ils bougent, ce n'était pas le cas auparavant. Rien n'était fait pour eux, les problèmes du quotidien étaient trop importants pour qu'ils songent à s'intéresser au monde extérieur. Un grand pas est franchi, de plus en plus, les handicapés sortent de chez eux, plus ils seront dehors, moins on verra ces regards qui gênent. »

Mohamed Grichi a su analyser les réactions et les comportements de ses contemporains ; lui-même, lorsqu'il était valide, n'a pas toujours fait preuve de civisme. Du coup, il comprend parfois les

attitudes négatives : « C'est une réaction humaine, normale, quand on ne voit pas souvent les handicapés, ils font peur, il faut s'habituer à leur présence et après tout ira bien. Mais j'estime que le regard des autres a changé, les handicapés parviennent à trouver leur place dans la société. Beaucoup de choses ont été réalisées par la Ville, la charte Ville-handicap a fait bouger les choses dans le bon sens. C'est positif. Nous pouvons vivre ensemble, oui, l'évolution des mentalités, même et surtout au niveau des enfants, est visible. »

Un apport mutuel

Sandrine, sa compagne acquiesce : « C'est sûr, ça va mieux. Les nouveaux trottoirs sont bien pour les handicapés, il y a des places de parking partout, la Poste a été transformée aux Grésillons, etc. Je pense aussi que les mentalités évolueront petit à petit, à force de voir des handicapés dans les rues. »

Néanmoins la situation n'est pas pour autant idyllique, il ne faut pas se voiler la face : « On remarque encore bien souvent un manque de civisme, les gens ne respectent pas toujours les trottoirs, le stationnement est anarchique. Quand on ne peut pas sortir de chez soi parce que l'on est bloqué

par une voiture, eh bien on attend ! Ils ne comprennent pas pourquoi nous avons la priorité, mais certains ne peuvent pas rester debout longtemps. Il manque de l'information et aussi de l'éducation. »

La création d'une section plongée au sein du CVHG a beaucoup apporté aux membres de l'association, mais pas seulement : « Nous avons monté le club il y a trois ans, cela nous a permis de faire sortir pas mal de copains qui restaient toujours chez eux. Les valides ont ainsi découvert notre univers, nos mentalités et, à l'arrivée, il s'agit d'un grand apport mutuel. Des liens se sont créés et les échanges sont formidables, on leur apporte autant qu'ils nous apportent. Ils voient la vie autrement. Je ne veux pas parler d'intolérance, pour moi, c'est plus le manque de civisme. Quand les gens connaissent une personne en fauteuil, ils savent ce que c'est et comprennent mieux. Cette personne n'ira pas se garer sur une place handicapée, mon entourage ne le fera pas, mais moi, je le faisais avant... Il ne faut pas faire que de la répression, sinon, nous nous mettrons les valides à dos, il faut surtout que l'on éduque, que l'on sensibilise. »

Ph.T

« Il faut être tolérant »

Paul DEVREKER

Il a 68 ans et revient d'un voyage très fort sur le plan émotionnel, à Auschwitz. Paul Devreker est parti avec quelques compagnons d'Agir du 27 avril au 1^{er} mai en Pologne, un voyage dans la mémoire effectué avec un groupe de collégiens et 16 lycéens, étudiants et jeunes

actifs. Ce déplacement intergénérationnel était passionnant à plus d'un titre : « Ça s'est très bien passé, raconte-t-il, ils étaient un peu dissipés bien entendu, c'est de leur âge, on a été comme ça aussi. » Paul fait beaucoup d'activités avec le club Agir, mais n'a pas trop souvent l'occasion de fréquenter des jeunes : « Il y a un certain cloisonnement, nous n'avons

pas les mêmes loisirs, ni les mêmes centres d'intérêt. Moi, je n'ai jamais aimé le bruit, la fumée, les boîtes et l'alcool. Durant le voyage, les jeunes étaient entre eux, ils s'isolent un peu dans leur musique. Mais nous étions ensemble à table, certains étaient intéressés par notre expérience. Il faut être tolérant, il faut se supporter. J'habite aux Agnettes et je ne me plains



pas du voisinage des jeunes, on se dit bonjour, je n'ai aucun problème avec eux. À l'occasion de ce voyage en Pologne, nous avons appris à nous connaître. »

« Nous nous sommes découverts mutuellement »

Quatre dames et un monsieur nous attendaient ce matin pour une conversation à bâtons rompus dans les locaux du club Agir. Reine Pautevin (78 ans), Colette Robert (68 ans), Dominique Robineau (65 ans), Georgette Potdevin (79 ans) et Michel Briffault (73 ans).

Sujet du jour : vivre ensemble à Gennevilliers, thème pour lequel Georgette Potdevin avait beaucoup de choses à dire :

« Nous faisons pas mal de choses sur le plan intergénérationnel. Avec les enfants de maternelle nous avons travaillé sur la paix, nous avons rencontré les jeunes du CLJ lors du voyage en Pologne. J'ai des petits-enfants, des arrière-petits-enfants, certains ici n'ont pas leur grand-mère avec eux. On chante de vieilles chansons, on fait des gâteaux et les petits nous donnent des dessins, ils nous questionnent sur la guerre, ils veulent savoir si nous avions des fusils... On leur parle des Allemands, de la Résistance. Durant le voyage à Auschwitz, nous avons noué des relations extraordinaires avec le groupe d'une trentaine de jeunes qui étaient partis avec nous. Ils



sont d'une gentillesse incroyable, ils se sont occupés de nous, se sont préoccupés de notre santé, de notre bien-être ; le soir, nous avons parlé, c'était très enrichissant. Nous nous sommes revus à Gennevilliers à l'occasion d'une soirée où nous avons regardé films et photos, nous avons beaucoup discuté, ils nous ont donné leurs impressions, c'était émouvant. Nous nous sommes mutuellement découverts. Nous continuerons à nous voir. »

Colette Robert est un peu moins enthousiaste lorsqu'elle évoque les jeunes.

« Certains font de la provocation, on ne les voit pas, ni au cinéma Jean-Vigo, ni aux réunions de quartier. Ils sont arrogants et manquent de civisme. Il reste beaucoup de travail à faire pour mieux vivre ensemble. Pourquoi ne vont-ils pas faire du sport ou d'autres activités au lieu de s'ennuyer, à Gennevilliers, tout est accessible sur le plan financier. »

« Moi, j'ai changé, dit Reine, je leur parle plus qu'avant, ça leur plaît. J'ai été invitée à la fin du ramadan à Edouard-Vaillant et on m'a donné des gâteaux, de la soupe, maintenant, quand

je vois une femme voilée, je sais qu'il y a quelqu'un derrière le voile. J'ai de bons rapports avec les jeunes, j'ai fait de l'alphabétisation, aux Agnettes, ça bouge, les jeunes font de jolies fresques. Quand j'ai été malade, des enfants sont venus chez moi, il faut les aider, leur faire sentir qu'ils ont un potentiel. Parfois, on nous traite de racistes, nous sommes agressés, ils ont une mauvaise idée de nous, en fait. »

Pour Dominique, beaucoup de choses dépendent « de la façon dont on leur parle, dont on les regarde. Je suis une enseignante et ça m'aide dans les rapports. Pour moi, ça se passe bien. Certaines personnes ont peur, ce n'est pas de la méchanceté. Je me suis quand même retrouvée avec deux côtes cassées à Louis-Mourier en 1995 ! Ils en voulaient à mon argent... » Reine raconte : « Chaque fois que je vois un jeune, j'ai envie de lui parler même si je ne le connais pas. Un sourire, un bonjour, ça marche bien. Nous avons été jeunes, adolescents, on peut les comprendre. Mais eux n'ont pas été vieux... »

Agir



« On veut faire Gennevilliers, pas Levallois »

Entretien avec
Jacques BOURGOÏN
Maire de Gennevilliers

Le « vivre ensemble » est une thématique récurrente à Gennevilliers, correspond-t-il à un problème ?

Ce n'est pas un problème, c'est une ambition qui veut que dans notre ville nous arrivions à mieux se connaître, se reconnaître et partager des projets qui aient du sens commun.

Cela interroge toutes les thématiques liées à l'intergénérationnel, aux discriminations ou encore aux relations inter quartiers.

Bien souvent l'intérêt des Gennevois se limite à leur quartier. Ça limite les échanges. Lors des Assises, des propositions ont été faites. Est-ce que l'on peut espérer une solution rapide ?

On le souhaite tous. Après, cela dépend de chacun. Je crois que nous avons un problème à Gennevilliers : même s'il y a un esprit gennevois fort, Gennevilliers c'est d'abord sept quartiers.

Probablement parce que, contrairement à la plupart des villes, il n'y a pas de centre-ville. Bien sûr il y a la mairie, avec la salle des fêtes, le centre commercial... Mais cela ne constitue pas un réel cœur de ville : ce sont différents équipements au centre de la ville. C'est pourquoi le travail que l'on va engager avec les Gennevois à partir du mois de septembre, pour élaborer un centre-ville vivant, est particulièrement important. Si l'on veut regrouper les quartiers, il ne faut pas créer un huitième quartier mais un lieu fédérateur.

Et le café jeunes ?

J'ai dit au Conseil local de la jeunesse que la place du Café jeunes est au centre-ville. Parce que si l'on veut que notre

centre-ville soit symbolique, il doit l'être aussi en y faisant toute leur place aux jeunes. Alors j'ai proposé au CLJ de faire une expérience à court terme en mettant en place un équipement provisoire dans un autre endroit. Et lorsqu'on mettra en place le Café jeunes en centre-ville, on aura déjà cette expérience.

Que signifie l'expression que vous avez utilisé lors du bilan des Assises : vivre ensemble et pas côte à côte ?

Le sens premier que je donne à « pas côte à côte », c'est le refus du communautarisme. Plutôt que de développer sa culture d'origine pour renforcer les différences, il me semble souhaitable que les cultures de chacun apportent au creuset commun et que la diversité vienne enrichir le projet local. Donc je le dis en référence aux origines, mais aussi vis-à-vis des générations. Cela a été une des grandes questions soulevée aux Assises, il y a deux ans : ce constat d'activités pour les retraités, pour les jeunes et les enfants... qui vivent côte à côte, alors qu'ils ont beaucoup à s'apporter mutuellement.

Par exemple, les voyages à Auschwitz, en Pologne, que nous avons organisés au printemps pour le 60^e anniversaire de la libération des camps, sont l'occasion de se rappeler les conséquences de l'idéologie nazie et raciste, mais aussi de faire vivre ensemble un groupe de collégiens et de jeunes avec des résistants et des retraités. Vivre « côte à côte », ce sont des générations qui s'ignorent. Se regarder mais ne pas se connaître, ne pas échanger. C'est cela qu'il faut arriver à dépasser.

Vous parlez souvent de Gennevilliers comme une ville « moderne et populaire ». Qu'entendez-vous par là ?

J'utilise souvent cette expression car elle est essentielle à mes yeux. Nous sommes dans une phase de transformation de notre ville. C'est cela la modernisation. On le voit dans la transformation des résidences de logement par exemple, avec la résorption de l'habitat indigne, mais aussi avec les constructions d'équipements publics : le nouveau lycée, l'IUT, les aménagements de l'espace public, la coulée verte, etc.

Et je veux réaffirmer fortement « ville moderne et populaire » pour bien dire que notre projet pour Gennevilliers n'est pas de moderniser la ville pour changer sa population, mais bien pour répondre aux aspirations des Gennevois.

Notre ville est populaire parce que Gennevilliers est une ville d'ouvriers et d'employés. Avec le développement industriel au cours du XX^e siècle, nos grands-parents sont venus à Gennevilliers pour travailler. Et puis, peu à peu, ils ont créé les valeurs de Gennevilliers. Quelles sont-elles ? Ce sont la solidarité et la fraternité que les gens ont construit dans les entreprises, les réseaux créés pour se défendre et pour lutter. Peu à peu, ils ont eu de l'ambition pour leur famille, pour leurs enfants, pour l'éducation des jeunes, la culture, etc. Donc, ce qui a fait ce Gennevilliers populaire, c'est toute une richesse et une ambition que l'on souhaite amplifier. Pourquoi je précise cela ? Parce qu'au moment des Assises, il y a eu débat autour de « quel Gennevilliers demain ? ». Ici on veut faire Gennevilliers, pas Levallois. Oui, nous voulons une ville plus moderne qui permette d'utiliser l'ensemble de nos richesses pour que cela serve aux Gennevois, ceux qui y habitent et ceux qui y travaillent.

Propos recueillis par : Selma Kermiche et Mustapha Ben Ali

G-Jeunes : Espace jeunesse, 177, avenue Gabriel-Péri 92230 Gennevilliers - Tél. 01 40 85 60 81
conseil-local-jeunesse.gennevilliers@wanadoo.fr - *N'hésitez pas à nous contacter pour participer à ce journal !*